

nada exist

DU MÊME AUTEUR

*Anthologie des apparitions*, Flammarion, 2004, J'ai lu,  
2006.

Simon Liberati

nada exist

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2007.  
ISBN : 978-2-0806-8861-3

À toi, amour  
Cette couronne de fer et de plumes.

SL

« Le bonheur, dit-elle, c'est le plaisir fixé. »

Aline, reine de Golconde

— Je suis fatigué, j'ai envie de mourir...

On se lève tôt à la campagne et le garage ouvrait à sept heures. Depuis, bravant la pluie qui menaçait de lui friser les cheveux, Patrice allait de temps en temps au bout de l'impasse surveiller les réparations. À ses deux dernières visites, le travail n'avancait pas. La grande voiture noire restait abandonnée dans un coin d'atelier, capot ouvert, sans que personne y prête attention. On entendait la voix du garagiste, mais il parlait d'autre chose avec des gens, ou au téléphone. Quant à Kiki, le chef d'atelier, il avait disparu. C'était contraignant car Patrice devait filer à Paris en cachette d'Ahmed, de sa femme et de ses parents. En plus Lukardis n'arrêtait pas de téléphoner. Elle s'était mis en tête qu'il n'allait pas venir au Novotel.

Enfin, du fond d'une fosse à vidange, on s'adressa à lui en altesse, suivant l'usage italien ou paysan :

— Pour aller à Paris le chef n'a pas besoin du compresseur.

Bétuleau, le garagiste, apparut au seuil du tombeau graisseux. Il portait une baladeuse en collier. Le tube néon lui dessinait un masque de chimère. Patrice crut

revoir Madonna dans un film dont il avait oublié le titre. Il s'en était inspiré pour le clip d'un groupe : les ?... les ?... Le nom lui échappait aussi.

Patrice masqua son exaspération à l'égard de Bétuleau par un geste de politesse, en ôtant ses lunettes fumées. Il n'était pas d'accord. Ainsi amputée, la voiture n'avait plus aucun charme. Le turbocompresseur qui pointait à l'avant du capot comme la tourelle d'un char d'assaut lui donnait un sentiment de toute-puissance. Bétuleau connaissait les faiblesses de son client et prenait plaisir à le torturer.

Le portable se remit à sonner. Lukardis ? Non, le numéro de la maison. À cette heure-ci, il pouvait s'agir de sa mère qui aurait besoin d'aide pour changer Didine ou de joli-papa qui ne savait toujours pas se servir de la cafetière électrique. Non, c'était Ahmed... Lui qui se levait rarement avant deux heures de l'après-midi ?

— Chéri, si tu vas à Paris, tu peux passer chez Sylvana me prendre un menu enfant ?

L'Arabe avait dû l'espionner par la fenêtre de la tour. *Sylvana*, ou plus exactement *Sylvana Mangano*, était le sobriquet d'un dealer homosexuel, anciennement « dame pipi » du Colony, un club de la rue Sainte-Anne. Devenu à la suite d'accidents de fortune revendeur au détail, il tenait boutique dans une chambre de bonne, rue des Martyrs. Le *menu enfant* constituait la dose préférée d'Ahmed : un demi-gramme qu'il prise-rait en dix minutes comme un aspirateur alors que le trajet du Novotel à Pigalle, surtout en période de fêtes, prendrait à Patrice au moins une heure et demie. Ahmed était ainsi : il vivait avec de petits moyens.

— Oh ! chéri, s'il te plaît, pour le Noël de ta tatie... Sinon je dis tout à Didine.

Ahmed avait monté d'un ton. Au risque de priver le garagiste du plaisir de leur conversation, Patrice s'écarta jusqu'à l'église que baignait encore une nuit froide.

— Tatie, tu sais bien que nous avons un différend à propos de cette histoire de linge de maison.

Quelques semaines plus tôt, Patrice avait payé la note du dealer avec un billet de cinq cents euros. Après coup, Sylvana s'était persuadé que « *le ravissant linge de table couleur lilas* », disait-il par peur d'être sur écoutes, était un faux. Chose impossible d'après Patrice, qui affirmait l'avoir retiré de la banque deux heures auparavant.

— Mais non, mon chéri, tu perds la mémoire. Je t'ai raconté hier ce qu'il m'a dit : « Finalement, je crains que le billet soit vrai. »

Patrice n'avait rien oublié, il soupçonnait une ruse de Sylvana Mangano pour l'attirer chez lui et essayer de lui reparler de cette affaire. Le vieux pédé le harcèlerait avec des histoires de grammage, de filigrane, d'étoiles multicolores qu'on voyait apparaître en transparence des autres coupures (« même celles de dix euros ») et non à travers la sienne. Ces conversations avaient fini par le contrarier à tel point qu'il l'avait rembaré en lui disant : « Je ne suis pas la Banque de France. »

— Plutôt que d'attraper la mort, le patron n'a qu'à rentrer au château, on viendra le chercher quand ça sera fini.

La figure de Bétuleau se détachait sous une guirlande de Noël qui pavoisait l'impasse. Patrice remarqua que le garagiste, par son crâne chauve à la voûte exhaussée, acrocéphalie qu'il révélait quand il retirait sa casquette de base-ball, comme en ce moment, pour lui parler, ressemblait beaucoup à l'avocat de Didine, maître

Georges Kiejman. Patrice frissonna en pensant une fois de plus à l'embarras de la succession.

Le *château*, ainsi que l'appelaient les gens du village, était une grosse bâtisse XIX<sup>e</sup> de style troubadour. À cette heure, dressée en ombre chinoise sur le ciel blanchi, elle en imposait, surtout quand on voyait briller les deux lanternes de l'entrée derrière les grands marronniers d'Inde. La tour ouest restait éteinte, mais Patrice devinait la présence d'Ahmed qui devait l'observer par les persiennes de sa chambre. Juste en dessous, au rez-de-chaussée, dans la cuisine, une silhouette le guettait franchement. Arrivé sous la marquise, il prit la précaution de mettre son portable en mode vibreur.

Une fois de plus il tenta d'expliquer à joli-papa le fonctionnement de la cafetière, mais le vieux décrocha très vite. Il avait quelque chose d'important à dire, il ne pouvait plus tenir, il fallait que ça sorte. Patrice essaya de se défilier mais il perdit du temps à cause des filtres en papier. Le paquet avait été mouillé sous les gants de caoutchouc de la femme de ménage, et il n'arrivait pas à extraire un cornet neuf du conglomerat jauni.

— Je pourrais leur faire croire qu'on vient d'acheter la baignoire !

Joli-papa avait lâché ça à mi-voix, comme s'il se parlait à soi-même, une feinte pour qu'on s'intéresse à lui.

Sans répondre, Patrice se baissa à la recherche d'un couteau. Ce qui devait arriver arriva : son ventre se comprima sur ses genoux pendant que l'arrière du pantalon tentait d'expulser la chemise pour bâiller plus à son aise sur le bas du dos. Suant l'alcool, il dut s'accrocher au plan de travail comme au rebord d'une piscine.

À peine remis de son éblouissement, il sursauta en découvrant joli-papa collé derrière lui. Le vieux avait franchi l'espace en silence à la manière d'un chat ou d'un esprit. Le titre du livre qu'il tenait à la main transparaissait sous un papier cristal : *les Apôtres*. L'auteur restait caché entre la froissure et le pouce desséché – un symptôme d'urée que Patrice associait à tort avec l'odeur surie du pantalon tout proche. Il se mit en apnée pour éviter d'avoir à la respirer. En réalité le vieux ne sentait rien, mais depuis quelque temps Patrice souffrait de troubles de l'odorat.

Quelques lettres dansaient derrière le voile jauni. Patrice ne lisait guère, mais il aurait dû se rappeler le nom de l'auteur à force de l'entendre. Il se demandait si l'odeur viendrait seulement de l'entrejambe, ou si le corps entier des vieilles personnes exsudait cette liqueur ; ou alors était-elle purement imaginaire ? Il répliqua brutalement dans l'espoir de repousser le pantalon et son possesseur à bonne distance de son nez.

— Quoi ?

Le pantalon ne recula pas, il avança même un peu. La posture ambiguë suggérait une image répugnante. Les jambes de Patrice commencèrent à trembler et il sentit le cuir de ses bottes se rider à l'endroit du pli. Il détestait faire souffrir ainsi des chaussures.

— Je pourrais leur dire que la baignoire est neuve, comme ça ils ne me forceraient pas à la changer !

— C'est une bonne idée.

Patrice remonta jusqu'à la surface du plan de travail, prenant soin d'utiliser ses abducteurs sans tirer sur le dos, comme le lui avait enseigné autrefois le *personal trainer* de Joanna Shimkus. Certains noms propres, comme *Joanna Shimkus* lui revenaient facilement.

*Joanna Shimkus* : sans trop de raison autre que sa musique, ces deux mots l'adoucissaient de l'intérieur. L'amertume céda devant ce sirop : *Joanna Shimkus*. Couteau à la main, il se retrouva bec à bec avec le vieux, qui recula sèchement.

Patrice connaissait bien la baignoire ou plutôt le bac à linge en question. Ses parents se lavaient dedans depuis toujours, il était si exigü que même un enfant n'y trempait qu'en crapaud ; avec des traces rugueuses au fond et un bouchon grisailé par le calcaire, la chose aurait du mal à passer pour neuve, mais il préférait éviter le débat. L'office HLM voulait imposer des travaux à ses locataires et joli-papa, tiraillé entre le souci d'avoir à dépenser de l'argent et l'angoisse irraisonnée d'être expulsé, mettait trop d'émotion à la querelle. Du coup il ressassait et s'énervait facilement. Patrice entendait derrière tout ça le vague reproche de ne pas avoir su assurer à ses parents une fin de vie tranquille avec tout l'argent qu'il avait gagné, et dépensé... Dépensé à quoi ? cette dernière considération l'attrista davantage à la vue des factures qui s'em-pilaient dans l'entrée.

Il avait en mémoire une pénible conversation qui les avait occupés la veille à propos d'un tuyau d'évacuation des eaux usées ; il s'était laissé entraîner à jouer les experts dans des considérations techniques où il manquait de fermeté, son sens du ridicule s'était réveillé pendant qu'il énonçait une vérité douteuse sur les clapets anti-retour ; son beau-père buvait ses paroles alors qu'il disait n'importe quoi ; un peu comme quand Didine parlait de la kabbale avec Marisa Berenson. Aussi entraîna-t-il son interlocuteur sur un terrain plus ferme, au moins pour l'un d'entre eux.

— Tu as avancé dans Renaud ?

— Pas Renault, Renan, imbécile !

Patrice posa le couteau, le filtre, le couvercle et le vase de la cafetière ; il ôta ses lunettes de soleil et les essuya sur le pan de sa chemise sans mot dire, regardant par-dessus la tête du vieil homme comme si le mur de la cuisine constituait un horizon lointain. Il avait vécu dans un monde qu'il situait socialement – donc, dans son esprit, moralement – très au-dessus de celui de son beau-père, un monde où l'ignorance faisait partie du savoir-vivre. Ça n'était pas avec un David LaChapelle ou avec la publiciste de Mariah Carey qu'on allait parler d'Ernest Renan.

En face, par un embarras d'esprit propre à l'âge, il avait fallu à joli-papa un moment de réflexion pour passer de sa propre vie à celle des apôtres ; la crainte de voir Patrice se sauver accéléra les choses :

— Tu te rends compte ce qu'il ose sous-entendre à propos de sainte Thècle !

Patrice n'allait pas se mêler de savoir qui était sainte Thècle. De toute façon il devinait où le vieux voulait en venir. Ces derniers temps il revenait à ses antipathies de jeunesse et à l'objet d'une thèse défendue à la Sorbonne en 1944 dont Patrice avait fini par retenir l'intitulé à force d'en entendre parler et qu'il s'exerça à se remémorer une fois de plus avec un succès qui le rassurait sur ses neurones : *Satan psychologue, exégèse rationaliste en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.*

Satan psychologue... Au mot « Satan » le téléphone s'était mis à vibrer dans sa poche. Ça ne pouvait pas être Bétuleau... donc encore Lukardis ou... Babeth, une autre amie à qui il arrivait d'appeler pour le narguer quand elle était ivre en sortant de soirée. Stoïque, il

écarta joli-papa du pot à café. En entendant Ahmed tousser dans l'escalier, il songea qu'il aurait préféré un peu de cocaïne à la place de la poudre marron qui collait à la cuillère à soupe mouillée de condensation. Il faisait trop chaud dans cette cuisine et ses pensées retournèrent à la maladie de Didine à cause des dépenses de fioul qu'elle entraînait.

— Écoute : « *C'est là que Paul aurait conquis la plus belle de ses disciples, la fidèle et touchante Thècle.* » « Conquis », tu vois où il veut en venir... On dirait un de ces romans érotiques de Gustave Cohen, euh non d'Albert Cohen... enfin tu vois ce que je veux dire... *Cette histoire ne repose sur aucune réalité...* Et toi tu reposes où, simoniaque ? Au huitième cercle, la tête dans le trou avec les pieds dans le gaz... Et crotte !

Le vieux maladroit avait renversé un paquet de céréales que Patrice venait de poser sur la gazinière.

À son tour de s'agenouiller. Patrice, oublieux de son malaise précédent, se demanda comment son beau-père pouvait encore accomplir la pénitence quotidienne du bac à linge. Sans songer à l'aider, il détourna poliment les yeux pour ne pas lui montrer qu'il le voyait peiner.

Joli-papa se redressa le plus vite qu'il put.

— « *Aujourd'hui encore, les femmes grecques de ce pays sont célèbres par leurs séductions et offrent des phénomènes d'hystérie endémique que les médecins attribuent au climat* »... et voilà, on y est : le défroqué fait de la psychologie, il fait son Charlot, non, son Charcot, il ose présenter saint Pierre, euh saint Paul, comme un fat qui se flatte de séduire des déséquilibrées ! Le chevalier Drach avait raison... Ça sent l'exégèse allemande, la propagande rationaliste, l'apostasie, la pourriture maçonnique...

« S'il part sur la franc-maçonnerie, on est fichu », se dit Patrice en regardant son beau-père lui tendre un bol rempli de corn-flakes Spécial K qu'il venait de ramasser par terre.

— Tu veux tes croquettes ?

— Non merci.

S'il s'était intéressé à la question, Patrice aurait pu envier saint Paul (et d'autres) d'avoir eu le courage de changer de vie. Il se retrouvait à quarante-neuf ans et demi à partager la société d'ascendants âgés, d'une mourante et d'un homosexuel sur le retour, dans une ancienne pension de jeunes filles de la banlieue parisienne ; il se voyait réduit à tromper tous ces gens en même temps avec un nombre incertain de maîtresses, toutes plus ou moins autoritaires et insatisfaites ; il devait se préoccuper de tout le monde et n'avait plus une minute à soi alors qu'il avait toujours évité d'avoir des enfants. Une vraie habitude de mentir, le désir de plaire, une certaine complaisance naturelle et la capacité de gagner de l'argent facilement, avaient suffi à en faire un chef de famille. Parfois il en prenait son parti, souvent il se sentait las.

Il tripota une barbiche qu'il portait mal tondue, suivant la mode en cours chez les possesseurs de double menton. Il l'avait laissée pousser l'hiver précédent, alors qu'il menait une vie plutôt différente, dans une maison de style « basque », chez Vanité, une star du r'n'b, sous un autre climat, à Chattanooga. Il songea au chemin parcouru depuis. Plutôt déclinant. Au moins avait-il un peu freiné sur le crack.

Une dent cariée se réveilla au contact de l'ice-tea light qu'il venait de se servir, et il se demanda une fois de plus si Elkoubi, le dentiste spécialisé dans les célébrités du spectacle que son agent lui avait recommandé, était vraiment un praticien. Une bonne raison de laisser la note en souffrance... Elkoubi n'avait qu'un vieux numéro de portable, celui que Babeth avait jeté dans la Seine.

— Et quand il ose raconter que Paul s'est inventé une révélation dans l'*Épître aux Galates* pour justifier son voyage à Jérusalem, il ne peut pas ne pas voir qu'il porte atteinte à la divinité en remettant en question le rôle de l'esprit-de-vin, euh pardon, de l'Esprit saint.

Joli-papa avait gardé malgré tout un flair d'ancien professeur pour ce qui pouvait lasser son public ; il n'avait pas enchaîné sur la maçonnerie, un sujet archirebattu dans le cercle familial. Ahmed, plus frais sur la question, était encore dans l'escalier ; on entendait un bruit de flip-flap. Patrice se demanda ce qu'il allait bien pouvoir inventer à son tour pour justifier son voyage à Paris.

— Moi aussi j'ai des révélations à faire !

Applaudi par ses claquettes, Ahmed venait de faire son entrée en cuisine dans son habituel négligé du matin : un manteau de fourrure déchiré qui lui tenait lieu de robe de chambre ; il le portait ceinturé sur un jogging décousu dont tout le monde se demandait s'il l'avait passé une seule fois en dix ans à la machine à laver. Aux poils noirs qui frangeaient la fourrure blonde, Patrice remarqua que son camarade n'avait pas mis de T-shirt. Il faisait tellement chaud dans cette maison qu'ils allaient bientôt tous finir par vivre nus. L'Arabe tourna sur lui-même comme une Claudette ou

un derviche et fit à Patrice un clin d'œil menaçant indiquant par là que les « révélations » devaient concerner son voyage à Paris.

Patrice se sauva sur le perron, dans l'espoir de voir apparaître Kiki ou Bétuleau au portail.

— Ahmed, vous ressemblez à un singe !

— Belle-maman ! Celle-là vous me l'avez déjà sortie au moins trois fois.

Le petit théâtre avait commencé. Suivant un usage du milieu homosexuel, Ahmed aimait par dérision féminiser les hommes les moins soupçonnables d'inversion. Patrice convenait que dans le cas du vieux la faute de genre se justifiait : avec ses longs cheveux blanc-jaune, ses mains frêles d'intellectuel, sa voix aigrette et une paire de babouches dérobée à Didine, joli-papa pouvait facilement passer pour une vieille femme. Cette ambiguïté sexuelle, courante à partir de soixante-dix ans, datait d'avant, puisque sur une photo prise à l'époque lointaine où il professait l'histoire-géographie dans l'ancien poste de Marcel Jouhandeau, il ressemblait déjà étrangement à Marianne Faithfull. Patrice repensa à ce que celle-ci avait confié à Didine en sortant de la clinique Montevideo : « J'ai arrêté de fréquenter Kate (Moss) : elle me tire vers le bas. » À son âge ! C'était une des dernières fois qu'ils avaient ri avec Didine, la veille de son opération de la langue.

La triple appartenance d'Ahmed aux communautés beur, gay et toxico aurait dû refroidir le vieux, mais il s'était découvert dans cette période de vaches maigres des accointances inespérées avec l'ami de Patrice. L'Arabe lui renvoyait de temps en temps une remarque subtile qui lui donnait l'impression d'avoir, avec cet ancien élève des Jésuites, un auditeur plus alerte que

son beau-fils. Et puis entre aigris on se comprenait. On s'était trouvé des affinités politiques.

Tout en chauffant ses mains jointes autour du bol de café, Patrice regardait les grands arbres sans les voir. La nature ne lui inspirait plus le même apaisement qu'au début. Il s'était habitué, et le décor, si mystérieux dans les premiers temps de son installation lorsqu'il refermait en rentrant de Paris le haut portail de fer sur la vapeur parfumée de ses automobiles, ce jardin baigné de brume qui s'échappait derrière le petit pont vers les grands massifs et l'ancienne usine, ne lui ménageait plus de découverte. Seule une porte étroite, ouverte dans le mur d'enceinte tout au fond du parc, après les ruines de la fabrique, lui faisait encore effet. Derrière, il y avait l'inconnu des taillis et des friches qui le séparaient de la voie de chemin de fer. Tout ça était bien loin, et il n'avait pas les bonnes bottes.

À l'intérieur, on s'était mis à parler fort, comme à chaque fois qu'on abordait certains sujets.

— Vous savez pourquoi je n'ai pas réussi à voter Le Pen au second tour de 2002 ?

— Parce que vous n'êtes pas français.

— Arrêtez l'humour facile, belle-maman, vous n'en serez que plus intéressante. Je suis parfaitement en règle et ceci depuis cinquante ans. J'ai d'ailleurs voté Krivine en 74 et Mitterrand en 81. Non, je me suis réveillé après la fermeture des bureaux de vote. J'avais levé un garçon chez Carmen à sept heures du matin.

Ancien militant du Groupe de libération des homosexuels (GLH) dans les années 70, des activistes gauchisants dont il aimait à rappeler qu'il avait contribué à les radicaliser contre un courant réformiste dirigé par

un certain « Mistigri » – un ancien amant devenu depuis conseiller culturel à la Mairie de Paris –, Ahmed avait maintenant tendance, comme beaucoup d'homosexuels de son âge, à endosser des opinions conservatrices ou réactionnaires.

— Vous voyez où mène la pédérasie !

Ahmed rit comme une hyène.

— Remarquez, j'ai bien fait... Pour une fois c'était pas un *bottom*.

Joli-papa jeta à l'Arabe un regard interrogateur sous ses longs cils blancs. Le vieux n'avait pas encore assimilé les secrets du jargon gay mais il resta sur la réserve, ravi de voir Ahmed dévorer le bol de céréales qu'il avait sauvées de la poubelle. Au passage de Patrice dans le vestibule, l'Arabe leva un œil de sa bouillie ; jugeant qu'il n'y avait rien d'urgent, il finit d'engloutir son petit déjeuner sans prendre garde aux éléments étrangers, cheveux ou pelures d'oignon, mélangés aux pétales de maïs.

Patrice n'avait plus d'opinions politiques claires depuis longtemps et, de toute façon, il savait assez son monde pour éviter d'en épouser de pareilles. Ancien *facho*, comme on disait au temps de sa jeunesse, il s'était petit à petit laissé convertir à un apolitisme favorable à l'exercice du commerce artistique. À vrai dire, sa modération n'était pas seulement de l'opportunisme, elle découlait de l'ennui qu'il éprouvait d'entendre les mêmes invectives depuis l'enfance. Tout le folklore extrémiste lui paraissait puénil et il n'en pouvait plus de certains refrains qui revenaient dans la conversation du vieillard. Rien que l'expression : *tu vois ce que je veux dire...*, qui voulait dénoncer la judéité d'un homme politique ou d'une célébrité quelconque, lui donnait envie de fuir.

À mesure qu'il progressait dans la pénombre de l'escalier comme dans les coulisses d'une scène de théâtre, les voix d'en bas s'éloignaient. Le sens des paroles cédait à la familiarité des intonations, ce qui les rendait encore plus désagréables.

Il se demanda pourquoi les gens lui apparaissaient sous la forme de personnages de reality-shows et non plus d'êtres humains.

Cela concernait plus particulièrement ses parents – depuis qu'il avait besoin d'eux il manifestait à leur égard une ironie d'adolescent –, mais aussi Ahmed, Lukardis, Babeth, et tout son entourage, à commencer par les voisins, le jardinier, le garagiste, les gens du spectacle, jusqu'aux hommes politiques et à tout ce qui se presse à la télévision ou à la radio.

Quelqu'un (Ahmed ?) avait dû allumer le transistor. La voix du speaker de France Info dictait la loi dans la cuisine. Patrice imagina les deux autres dévotement penchés sur le poste comme dans une célèbre peinture d'avant-guerre : *Le Discours du Führer*. Encore un mauvais souvenir. Il avait proposé d'imiter cette œuvre pour illustrer l'album d'un groupe français d'easy listening que les nazis fascinaient – les cons. Le rendez-vous avait mal tourné. Les petits yeux ronds et marrons de la productrice déléguée, une fille en mules, se posaient sur lui, sans trouver à se rassurer dans le spectacle qu'il offrait. Après les premiers instants d'émerveillement au vu de l'ex de Vanité, elle avait pris un air triste comme elle si elle s'apprêtait à refuser un numéro du *Lampadaire* à un clochard. Bilan de la manœuvre : quinze mille euros de perdus et une fourrière assez excentrée pour sa voiture.

— J'aurais dû la sauter.

Pour oublier cette faute de goût il se hissa sur la marche suivante. Il souffrait ce matin. Sa mauvaise humeur s'aggravait de la peine que lui infligeait l'escalier. Autant faire du stretching en redescente de crack. Une heure de sommeil, c'était vraiment trop peu. Un spasme intestinal le prit brutalement, il dut s'accrocher à la rampe avant que la tête ne lui tourne.

Il se figea en entendant la voix de sa mère à l'étage. Elle se plaignait du froid. Il détestait le ton guilleret qu'elle prenait pour parler à Didine depuis sa dernière opération. L'effort de la croiser et de lui faire la conversation lui parut insurmontable.

Le flash de 9 h 30 lui donna l'excuse de se reposer à mi-hauteur sous prétexte de recueillir des informations sur la circulation. Si toutefois les deux du bas laissaient le speaker arriver jusque-là. Sa colère lui soufflait qu'ils allaient se remettre à bavasser avant la séquence info trafic.

Il frissonna. C'est vrai qu'il faisait froid dans les escaliers. Sans le ronflement de la chaudière, on aurait pu croire qu'elle avait rendu l'âme. Par économie, l'installation de chauffage qui datait du début de siècle ne comptait pas de radiateur dans les parties communes et la température y descendait de plusieurs degrés, ce qui affolait le thermostat. Le brûleur se relançait sans cesse avec la bêtise maniaque des machines surchauffant les autres pièces comme des étuves. On attendait toujours le dernier moment pour téléphoner au fournisseur, du coup l'engin suçait le fioul jusqu'au fond de la cuve où stagnait un dépôt d'impuretés. Ces saloperies allaient encore une fois encrasser le brûleur ;

Bougréau, le chauffagiste, n'avait pas été payé... D'ailleurs il n'y aurait plus de chèque pour personne avant longtemps.

Ce genre d'association d'idées s'opérait en quelques secondes et provoquait des accès de rage contre tous ceux qu'il tenait pour responsables. Question chaudière, il en voulait en général aux gardiennes du foyer, Didine ou sa mère qui venait de lui souffler la place aux cabinets. Les reproches qu'il subissait à chaque incident de chauffage le hérissaient. Par une sorte de filiation malsaine, l'aînée jouait les héritières de la malade, qu'on avait toujours connue très frileuse. Profitant de l'état de Didine, elle s'en servait pour faire pression sur Patrice, manière comme une autre de le traiter en enfant. Patrice s'obstinait : il faisait trop chaud, c'était malsain, il dormait mal, et il aurait volontiers vécu sans chauffage. Avant cela il aurait fallu que tout le monde soit parti, ou mort. En attendant, il patienterait dans l'escalier, le temps que sa mère se décide à réintégrer son poste de garde malade.

En bas, les voix des deux autres couvraient la fin du flash. Ils n'avaient pas tenu longtemps. La colère de Patrice retomba sur eux en foudre silencieuse. De sa hauteur il put entendre qu'une fois de plus Ahmed et joli-papa « refaisaient le monde », comme aurait dit Didine dont il devinait la respiration, ou plutôt ce qu'il en restait : une sorte de chuintement, derrière la porte de la chambre qui battait légèrement, mal refermée. Tous ces vieux enfants s'émancipaient. Du temps de Didine, pas question de radio dans la cuisine le matin. Transi par un nouveau spasme, Patrice songea qu'il aurait bien pris la place de sa mère tout de suite. Au lieu de quoi il s'assit sur une marche froide, un tombeau. Il se souvenait d'une époque où il était libre de

ses mouvements. Il s'était laissé envahir par ses parents. Il en oubliait presque les autres tyrannies, le téléphone le rappela à l'ordre. Impossible de répondre sans alerter Didine, qui, par la porte entrouverte, ne devait rien rater : les bruits de cabinets, la radio, le reste. Ne manquait plus qu'il se mette à roucouler. Il ressentit une frustration nouvelle à l'idée de ne pouvoir parler à Lukardis ou même à Babeth. Aurait-il été libre, il aurait sûrement laissé siffler ces vipères sans répondre mais là c'était différent : il se sentait prisonnier, et chez lui en plus. Le pompon, avec ce que lui coûtait cette maison !

Le retour des soucis d'argent le rendait enragé. À mesure que les personnes physiques de son beau-père et d'Ahmed cessaient d'exister réellement, qu'elles s'éteignaient en tant qu'humanité, pour s'imposer comme des bruits importuns il laissait libre cours à une haine forcenée. Un monstre, mais un monstre furtif. Si Ahmed, sa mère ou un autre se décidait soudain à troubler sa retraite, Patrice se relèverait au garde-à-vous sous l'ordre de la minuterie rallumée et, tel ces figurants qu'on met sur le passage des tyrans pour leur faire croire que le peuple les acclame, il se forcerait à faire bonne figure, à montrer le visage aimable que l'on doit à un parent ou à un ami. Face à l'être, à la personne de chair, il ne ressentait plus que le désir de plaire, ou en tout cas l'envie qu'on ne se rende compte de rien, qu'on ne pressente aucune hostilité et qu'on le laisse tranquille, qu'on ne lui pose pas de question, qu'on ne voie pas qu'il était fou.

Tandis que là, dans le noir, en pénitence, les choses et les gens prenaient des allures effrayantes, à la mesure de son propre dégoût du monde. Et voilà qu'en bas

on pérorait sur la politique internationale. À quoi bon s'intéresser à tout ça quand on n'a pas les moyens de se faire entendre, sinon des mésanges et d'une presque morte ? La politique leur servait à exprimer une naïveté sans candeur de laissés-pour-compte. Des aigreurs de comédiens ratés. Des pensionnaires. Des prouts.

Lui au moins n'était pas dupe ; tapi dans le noir, caché dans sa propre maison, il se voyait maintenant en homme de l'ombre, le seul ici à tout savoir sur l'envers du décor. Il se répéta les noms de personnalités publiques qu'il avait photographiées pour *Vogue* : des puissants, des riches, des *beautiful people*, comme Bernard Arnault, Andy Warhol ou le dalaï-lama. L'ivrognerie et le manque de sommeil l'amenaient à osciller entre des motifs dépressifs et des idées de grandeur. Il se considérait initié au *deus ex machina* – en réfléchissant, il ne savait plus si c'était « reus », « meus » ou « deus » qu'il fallait mettre avant « ex machina ». Il se dit qu'« ex machina » suffirait bien dans l'état où il était, pas de chichis. Ce dernier mot faillit provoquer un drame. Il envisagea dans un moment d'égarement de lâcher tout à croupetons dans l'escalier. Qui aurait pu se douter que c'était lui ? On aurait accusé Lord Byron, un chat errant qui s'aventurait parfois dans la maison, ou Ahmed dont les antécédents psychiatriques étaient connus. Un reste d'humanité le retint.

Nouveau tourment : une crampe au pied, autre effet de la vodka bue la veille devant... devant... *Snake eyes* ! Le titre du film d'Abel Ferrara avec Madonna lui était revenu. Il risqua une demi-extension de danseuse classique, ce qui eut pour effet immédiat de salir le mur. Ragaillard, saisi par un relent d'ivresse, conséquence

d'un afflux sanguin au cerveau, il se mit à ricaner tout seul comme un maniaque. Il lui semblait que sa mère était enfermée depuis des heures et qu'il allait finir ses jours ici.

En bas on remettait les choses à l'envers, on interprétait la politique internationale à l'aide d'une grille absolue, qui servait les thèses de l'un et l'autre comme une sorte de martingale paranoïaque. Les Juifs par-ci, les Américains par-là. Patrice, la tête maintenant tout à fait renversée, s'avoua que lui non plus ne croyait guère ce qu'on lui racontait dans les journaux, pas plus d'ailleurs que dans la vie, tout simplement parce que la vérité, qu'il jugeait inaccessible, ne l'intéressait pas, parce qu'elle aurait été, à supposer qu'elle existe, moins réelle que le mensonge. Cette idée aussi chantournée que l'était son bras dans le barreau de la rampe donna de la grâce à sa demi-pointe. La vérité pure existait-elle seulement ? Il était bien placé pour savoir qu'un menteur pouvait très bien parvenir à l'empoisonner en y mélangeant ses affabulations jusqu'à obtenir une mixture à la composition bien plus solide qu'un instant de vérité mal fixé par la mémoire. N'avait-il pas, avec ce genre de roman, empoisonné Didine depuis des années ? Ou bien Didine s'était-elle empoisonnée avec son roman à elle, celui qu'elle avait fabriqué pour se plaindre de lui, s'aimer davantage, alors qu'elle ne faisait que se perdre ?

À force de tortiller le spasme était passé. Plus de rire en lui, il avait soif de geindre, de téléphoner à Lukardis et d'annuler, de quitter ces marches qui lui sciaient le dos, d'aller dans son lit, de s'y glisser et d'attendre que ça passe, que tout passe, comme il l'avait fait mille fois depuis quelques jours. Il se demandait s'il avait le

temps de filer dans sa chambre quand la chasse d'eau lui enleva tout espoir immédiat.

— Je ne m'en tirerai pas.

En répétant toujours la même antienne, la joue sur le bois mouillé, il eut petit à petit l'impression d'entendre autre chose.

— Je ne mentirai pas.

Encore un mensonge. Deux mensonges. Il s'en tirerait aujourd'hui, 23 décembre 2006, comme toujours. Il se tirait de tout, en mentant. Il ne connaissait que ça, le mensonge. Comme la drogue ou l'alcool, le mensonge était son viatique, son remontant, qui l'aiderait à remonter tous les escaliers et à se sortir de tous les pièges, à éviter toutes les mères, toutes les femmes, toutes les cannibales.

En bas le ton montait : une fois de plus à propos d'une question d'actualité (*Les Bienveillantes*, un livre qui venait de recevoir un prix littéraire), ils en étaient revenus à s'attraper à propos des nazis (les invités du matin, pensa Patrice), une espèce de bonde d'évacuation (comparaison inspirée par la voix de joli-papa) dans laquelle chacune de leurs conversations finissait par tomber, un peu, songea-t-il en guettant les bruits du premier étage, comme dans l'adultère, les disputes de la fin avec Didine. Du caca. Ahmed, qui fantasmaït sur les SS ainsi que nombre de gays, se refusait au révisionnisme de joli-papa pour les mêmes raisons. Sans s'en rendre compte le vieux manifestait à ce sujet le même esprit douteur, la même logique d'épicier qu'il abominait chez les commentateurs bibliques du XIX<sup>e</sup> siècle. Satan psychologue... Satan historien...